

enrique
vila-matas

dublinesca

Christian Bourgois éditeur



DUBLINESCA

*Du même auteur
chez le même éditeur*

ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE PORTATIVE

BARTLEBY ET COMPAGNIE
DOCTEUR PASAVENTO
ENFANTS SANS ENFANTS
ÉTRANGE FAÇON DE VIVRE
EXPLORATEURS DE L'ABÎME
IMPOSTURE
JOURNAL VOLUBILE
LOIN DE VERACRUZ
UNE MAISON POUR TOUJOURS
LE MAL DE MONTANO
SUICIDES EXEMPLAIRES
LE VOYAGE VERTICAL
PARIS NE FINIT JAMAIS

*Du même auteur
dans la collection « Titres »*

ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE PORTATIVE

BARTLEBY ET COMPAGNIE
ENFANTS SANS ENFANTS
ÉTRANGE FAÇON DE VIVRE
IMPOSTURE
PERDRE DES THÉORIES
LE VOYAGEUR LE PLUS LENT
SUICIDES EXEMPLAIRES

ENRIQUE VILA-MATAS

DUBLINESCA

Traduit de l'espagnol
par André GABASTOU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Dublinesca

© 2010 by Enrique Vila-Matas
© Christian Bourgois éditeur, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02083-0

Extrait de la publication

Pour Paula de Parma

MAI

Il appartient à la lignée de plus en plus clairsemée des éditeurs cultivés, littéraires. Ému, il assiste chaque jour au spectacle de l'extinction discrète, en ce début de siècle, de la branche noble de son métier – éditeurs qui lisent encore et ont toujours été attirés par la littérature. Il a eu des problèmes il y a deux ans, mais il a su fermer à temps sa maison d'édition qui, en définitive, même si elle jouissait d'un grand prestige, s'acheminait avec une étonnante obstination vers la faillite. En plus de trente ans d'indépendance, il y eut de tout, des succès mais aussi de grands échecs. La dérive des derniers temps, il l'attribue à son refus de publier des livres qui racontent les histoires gothiques à la mode et autres balivernes, masquant ainsi une partie de la vérité : la bonne gestion financière n'a jamais été son fort et, comme si c'était trop peu, son goût fanatique de la littérature l'a peut-être desservi.

Samuel Riba – Riba pour tout le monde – a publié la plupart des grands écrivains de son temps. De certains un seul livre, mais c'était assez pour qu'ils figurent dans son catalogue. Même s'il n'ignore pas que quelques autres valeureux don quichottes sont encore en activité dans le secteur honorable de son

métier, il aime parfois se considérer comme le dernier éditeur. Il cultive une image un peu romantique de lui-même et a constamment l'impression de vivre la fin d'une époque et d'un monde, sans doute influencé par l'arrêt de ses activités. Il a une tendance exagérée à lire sa vie comme un texte littéraire, à l'interpréter avec les déformations propres au lecteur chevronné qu'il fut pendant tant d'années. Il attend, par ailleurs, de vendre son patrimoine à une maison d'édition étrangère, mais les pourparlers sont au point mort depuis un certain temps. Une puissante et angoissante psychose de la fin de tout s'est emparée de lui. Et rien ni personne n'a réussi à le convaincre que vieillir a du charme. Est-ce sûr ?

En ce moment, il est en visite chez ses vieux parents et il les regarde des pieds à la tête avec une curiosité mal dissimulée. Il est venu leur raconter son récent séjour à Lyon. En dehors de la visite du mercredi – rendez-vous obligatoire –, il a depuis longtemps contracté l'habitude d'aller les voir à ses retours de voyage. Ces deux dernières années, il n'a même pas reçu le dixième des invitations à se déplacer qu'il recevait jadis, mais il a caché ce détail à ses parents, il leur a aussi caché qu'il avait fermé sa maison d'édition car il considère qu'ils sont trop âgés pour supporter aisément ce genre de contrariétés.

Il est heureux chaque fois qu'on l'invite quelque part parce que, entre autres, il peut continuer à développer devant ses parents la fiction de ses multiples activités. Bien qu'il frise la soixantaine, il est, comme on peut le voir, très dépendant d'eux, peut-être parce qu'il n'a pas d'enfants et qu'eux, de leur côté, n'ont

que lui : il est leur fils unique. Il s'est rendu dans des endroits qui ne l'attiraient guère uniquement pour leur raconter ensuite ses voyages et les laisser continuer ainsi à croire – ils ne lisent pas les journaux et ne regardent pas la télévision – qu'il édite toujours, qu'on le réclame en de multiples endroits et que, par conséquent, tout continue à très bien marcher pour lui. Mais ce n'est pas le cas. Alors que, lorsqu'il était éditeur, il était habitué à une grande activité sociale, maintenant c'est tout juste s'il en a une, pour ne pas dire aucune. À la perte de tant de fausses amitiés s'est ajoutée l'angoisse qui s'est emparée de lui depuis qu'il a, il y a deux ans, cessé de boire de l'alcool. Autant parce qu'il sait que, ne buvant pas, il aurait été moins audacieux dans ses publications que parce qu'il ne fait pour lui aucun doute que son goût de la vie sociale était forcé, pas du tout dans sa nature, et qu'il procédait peut-être uniquement de sa peur malade du désordre et de la solitude.

Ces derniers temps, rien ne marche plus très bien pour lui depuis qu'il courtise la solitude. Bien qu'il fasse tout pour ne pas le laisser sombrer dans le vide, son couple est plutôt chancelant, mais pas toujours, parce que sa vie conjugale passe par les étapes les plus variées, elle va de l'amour et de l'euphorie à la haine et au sentiment de catastrophe. Il se sent de plus en plus instable, il est devenu bougon et la plupart des choses qui se présentent à lui au cours d'une journée lui déplaisent. À cause de l'âge probablement. Toujours est-il qu'il commence à se sentir mal à l'aise dans le monde et qu'approcher la soixantaine lui donne l'impression d'avoir une corde autour du cou.

Ses vieux parents écoutent toujours ses récits de voyage avec une grande curiosité et une attention soutenue, à l'occasion comme deux répliques parfaites de Kubilai Khan écoutant les histoires que lui racontait Marco Polo. Les visites succédant à tout voyage de leur fils semblent jouir d'un statut particulier, supérieur à celles, monotones et routinières, du mercredi. Celle d'aujourd'hui en est une. Il se passe toutefois quelque chose de bizarre parce qu'il y a déjà un bon moment qu'il est dans la maison et il n'a pas encore été capable de parler, fût-ce du bout des lèvres, de Lyon. S'il ne peut rien leur expliquer de son passage dans cette ville, c'est parce qu'il y était coupé du monde et que son voyage était à ce point sauvagement cérébral qu'il n'a aucune anecdote un tant soit peu humaine à leur raconter. De plus, ce qui s'y est passé est désagréable. Un voyage froid, glacial, comme ces trajets sous hypnose que, ces derniers temps, il entreprend si souvent devant l'ordinateur.

Sa mère insiste et semble même un peu inquiète :

— Tu es donc allé à Lyon.

Son père a commencé à allumer lentement sa pipe et le regarde, lui aussi, d'un air bizarre comme s'il se demandait pourquoi il ne dit rien de cette ville. Mais que peut-il leur dire de son séjour ? Il ne va pas se mettre à leur parler de la théorie générale du roman qu'à lui tout seul il a été capable d'élaborer dans l'hôtel lyonnais. L'histoire de la genèse de cette théorie ne les intéresserait guère et, comme si c'était trop peu, il n'est pas très sûr qu'ils sachent très bien ce que peut être une théorie littéraire. Dans le cas contraire, il est persuadé qu'ils s'ennuieraient à mourir. Et pourraient en arriver à découvrir que, comme le dit bel et

bien Celia, il est trop isolé, trop coupé du monde réel, trop accro à l'ordinateur ou, celui-ci faisant défaut comme à Lyon, à ses voyages mentaux.

À Lyon, il n'a cherché à aucun moment à contacter la Villa Fondebriker, l'organisation qui l'avait invité à prononcer une conférence sur la gravité de la situation de l'édition littéraire en Europe. Peut-être parce que personne n'est venu l'accueillir à l'aéroport ou à l'hôtel, Riba, pour se venger du mépris manifesté par les organisateurs à son endroit, s'est enfermé dans sa chambre d'hôtel et a réussi à y donner forme à l'un de ses rêves du temps où il éditait et n'avait de temps pour rien : il a rédigé une théorie générale du roman.

Il a publié beaucoup d'auteurs importants, mais il n'y a que chez le Julien Gracq du roman *Le Rivage des Syrtes* qu'il a perçu le sens de l'avenir. Dans sa chambre de Lyon, les heures de réclusion s'égrenant à l'infini, il s'est efforcé de mettre au point une théorie générale du roman qui, à partir des enseignements repérés dès le départ dans *Le Rivage des Syrtes*, établissait les cinq éléments selon lui indispensables pour le roman à venir. Ces éléments, d'après lui essentiels, tous présents dans le roman de Gracq, sont : intertextualité, connexions avec la haute poésie, conscience d'un paysage moral en ruine, légère supériorité du style sur l'intrigue, l'écriture perçue comme une horloge qui avance.

Une théorie audacieuse puisqu'elle faisait du roman de Gracq, jugé d'ordinaire désuet, le plus avancé de tous. Il a rempli des tas de pages, commentant les divers éléments de cette proposition pour le roman à venir. Mais, sitôt son dur travail fini, il s'est souvenu de « l'instinct sacré de ne pas avoir de théories » dont

parle Pessoa, autre auteur favori dont il a eu l'honneur de pouvoir éditer *L'Éducation du stoïcien*. Il s'est souvenu de cet instinct et a pensé que les romanciers sont parfois d'une incommensurable sottise, il s'est alors rappelé plusieurs écrivains espagnols dont il avait publié des histoires qui étaient le produit naïf de théories savantes et prolixes. Quelle terrible perte de temps, a pensé Riba, que d'établir une théorie pour écrire un roman ! Il pouvait en parler en connaissance de cause puisqu'il venait d'en écrire une !

Car, s'est dit Riba, si quelqu'un a une théorie, pourquoi écrire un roman en fonction de celle-ci ? Au moment même où il se posait cette question et, sans doute pour avoir moins l'impression d'avoir perdu son temps, y compris en se la posant, il s'est dit que passer tant d'heures à l'hôtel à écrire sa théorie générale lui avait au fond permis de se débarrasser d'elle. Était-ce négligeable ? Non, bien sûr. Sa théorie continuerait d'être ce qu'elle était, lucide et audacieuse, mais il allait la détruire en la jetant dans la corbeille à papier de sa chambre.

Riba a enterré secrètement, dans l'intimité, sa théorie et toutes celles que le monde a connues, puis il a quitté Lyon sans s'être à aucun moment mis en contact avec ceux qui l'avaient invité pour parler de la gravité – peut-être pas si grave, a pensé Riba tout au long du voyage – de la situation de l'édition littéraire en Europe. Il est sorti par la porte dérobée de l'hôtel et est retourné en train à Barcelone vingt-quatre heures après son arrivée à Lyon. Il n'a laissé aux gens de la Villa Fondebrider aucun petit mot justifiant son invisibilité ou son étrange fuite ensuite. Il a compris que le voyage n'avait eu qu'un seul objectif : mettre

sur pied une théorie pour ensuite l'enterrer dans l'intimité. Il est reparti tout à fait convaincu que ce qu'il avait écrit et théorisé à propos de ce que devait être un roman avait eu pour seul but de lui permettre de se délester de ce même contenu. Ou plutôt de lui fournir l'indiscutable confirmation que ce qu'il y a de mieux au monde, c'est de voyager et de perdre des théories, de les perdre toutes.

— Tu es donc allé à Lyon, lui répète sa mère.

Nous sommes fin mai, le temps est irrégulier, étonnamment pluvieux pour une ville comme Barcelone. Journée froide, grise, triste. Il s'imagine un instant à New York, dans une maison où l'on entend les véhicules se diriger vers le Holland Tunnel : flots de voitures retournant au foyer après le travail. Pure imagination. Il n'a jamais entendu le bruit venu du Holland Tunnel. Il retombe vite sur terre, dans Barcelone et sa déprimante lumière gris cendre. Celia, sa femme, l'attend à la maison vers dix-huit heures. Tout se déroule selon une certaine normalité, mis à part l'inquiétude qui s'empare peu à peu de ses parents voyant que leur fils ne parle absolument pas de Lyon.

Mais que peut-il leur raconter de ce qui s'est passé là-bas ? Que peut-il leur dire ? Que, comme ils le savent fort bien, il ne boit plus d'alcool depuis que ses reins soumis à rude épreuve l'ont mené, il y a deux ans, dans un hôpital et qu'il en est resté prostré dans un état de sobriété permanente qui le pousse parfois à se livrer à des activités extravagantes comme élaborer des théories littéraires et à ne pas sortir de sa chambre d'hôtel, pas même pour faire la connaissance de ceux qui l'ont invité ? Qu'à Lyon il n'a parlé avec personne

et que, tout compte fait, depuis qu'il a arrêté d'éditer, c'est ce qu'il fait tous les jours à Barcelone pendant les heures et les heures qu'il passe devant l'ordinateur ? Que ce qu'il regrette le plus et qui le rend le plus triste est d'avoir cessé d'éditer sans avoir découvert un auteur inconnu qui aurait fini par se révéler un écrivain génial ? Qu'il est encore traumatisé par cette fatalité inhérente à son ancien métier, cette fatalité si amère, d'avoir à chercher de nouveaux auteurs, ces êtres hélas si indispensables, puisque sans eux il est impossible que la baraque tienne debout ? Que, ces dernières semaines, il souffre de complications au genou droit, dues sûrement à l'acide urique ou à l'arthrose, à supposer qu'il s'agisse de deux choses différentes ? Que, jadis, l'alcool le rendait spirituel et qu'il est devenu mélancolique, sans doute depuis toujours sa vraie nature ? Que peut-il dire à ses parents ? Que tout est fini ?

La visite se déroule dans une certaine monotonie et ils en arrivent même à se souvenir, en partie à cause de l'ennui régnant, du jour déjà lointain de 1959 où le général Eisenhower daigna visiter l'Espagne et mit un terme à l'isolement international du régime du dictateur Franco. Ce jour-là, son père débordait d'enthousiasme, non pas parce que le maudit général galicien avait gagné la bataille, mais parce que les États-Unis, vainqueurs du nazisme, s'étaient enfin rapprochés de la désespérante Espagne. C'est l'un des premiers souvenirs importants de sa vie. Il se souvient surtout du moment où sa mère avait demandé à son père pourquoi la visite du président nord-américain suscitait en lui un « enthousiasme aussi démesuré ».

« C'est quoi l'enthousiasme ? » avait demandé l'enfant.

Il se souviendra toujours des termes exacts de cette question parce que – petit comme il était – c'était la première de sa vie. Il se souvient aussi de la deuxième mais il est moins sûr de la façon dont il l'avait formulée. Il sait en tout cas qu'elle avait à voir avec son prénom, Samuel, et ce que lui avaient dit à l'école des professeurs et des enfants. Son père lui avait expliqué qu'il n'était juif que par sa mère et, comme elle s'était convertie au catholicisme quelques mois après sa naissance, il n'avait pas à s'inquiéter – c'est ce qu'il lui avait dit : pas à s'inquiéter –, il devait se considérer comme un enfant de catholiques sans rien avoir à ajouter.

Son père, comme chaque fois que cette visite d'Eisenhower revient sur le tapis, nie cet enthousiasme et dit que sa mère se trompe si elle pense que la visite du président américain l'avait outrancièrement exalté. Il nie aussi que son film préféré avait été, pendant toute une époque, *Haute Société* de Charles Walters, avec Bing Crosby, Grace Kelly et Frank Sinatra. Ils l'avaient vu au moins trois fois à la fin des années 1950 et il se souvient que ce film mettait toujours son père d'excellente humeur : il aimait à la folie tout ce qui venait des États-Unis, il était fasciné par le cinéma et le glamour des images venues de là-bas, attiré par la vie que de tels êtres humains menaient sur cette terre apparemment à cette époque aussi éloignée qu'inaccessible. Il est fort possible qu'il ait précisément hérité de lui, de son père, cette fascination pour le Nouveau Monde, pour le charme lointain de ces lieux qui paraissaient alors si inaccessibles, peut-être parce qu'y

vivaient, semblait-il, les personnes les plus heureuses de la terre.

Ils parlent aujourd'hui de cette visite d'Eisenhower, de *Haute Société* et du débarquement en Normandie, mais son père s'entête à diverses reprises à nier un tel enthousiasme. Quand pour ne pas s'enliser, semble-t-il, ses parents s'appêtent à reparler de Lyon, le soir tombe très vite, avec une rapidité étrange pour Barcelone, tout s'assombrit à grande vitesse et arrive une surprenante trombe d'eau accompagnée d'une forte décharge électrique. Juste au moment où il allait repartir.

Effrayant fracas d'un coup de tonnerre isolé. L'eau tombe sur Barcelone avec une rage et une force inconnues. Il a l'impression d'être enfermé et, en même temps, d'être plus que capable de traverser les murs. Quelque part, en marge de l'une de ses pensées, il découvre une obscurité qui lui transperce les os. Il n'est pas trop étonné, il y est habitué. Il y a de fortes chances qu'un peu plus tôt ait pris ses quartiers dans l'obscurité l'un des nombreux fantômes humides – paisibles fantômes de certains ancêtres – qui logent dans ce sombre entresol.

Il veut oublier le spectre domestique qui lui transperce les os, se dirige vers la fenêtre et voit alors un jeune homme qui, sans parapluie, sous la pluie, posté au beau milieu de la rue Aribau, a l'air d'espionner la maison. Peut-être est-ce un fantôme supérieur. Mais, sans aucun doute, un fantôme de l'extérieur qui n'a précisément rien de familier. Ils échangent deux regards. Apparemment hindou, le jeune homme porte une veste coupée comme celles de Nerhu, bleu électrique, à boutons dorés tout le long du plastron. Que fait-il là

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : mars 2010. N° 2042 (XXXXXX)
Imprimé en France



Dublinesca

Enrique Vila-Matas

Cette édition électronique du livre
Dublinesca d'Enrique Vila-Matas
a été réalisée le 04 mai 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267020830).
ISBN PDF : 9782267022230.
Numéro d'édition : 2042.